

Le Monde Illustré
Album Universel

LE PLUS ANCIEN JOURNAL ILLUSTRÉ DU CANADA

BUREAU DE RÉDACTION
Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 755.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE. — Echos de partout, par L. d'Ornano.
— L'hypnose et l'harmonie des gestes. —
La chemise... de charité. — Les braves
cœurs: Soeur Adrien. — Le vase de Sè-
vres. — Poésie: En Campanie, par J.-M. de
Hérédia. — Notes scientifiques (avec gra-
vures). — Nouvelle: Cendres chaudes, par
F. Lafargues. — La mosaïciculture. — Poé-
sie: Prière du soir, par E. Haraucourt. —
Nouvelle: Le cabotin, par C. Clarisse. —
Une tache d'encre. — Poésie: La pyramide,
par P. Ardouin. — Choses vraies (avec gra-
vures). — Souvenirs de Mme Sarah Bern-
hardt. — Propos d'étiquette. — Modes:
Blouses nouvelles. — Page des enfants
(avec gravures). — Récréation en famille
(avec gravures). — Pages humoristiques.

SUPPLEMENT MUSICAL. — Piano: Pauvre
fleur, par F. Spindler. — Chant: Extrait
de Rigoletto, par Verdi.

FEUILLETONS. — Les larmes de l'innocence.
— Histoire de Napoléon 1er, illustrée.

GRAVURES. — Roses de mai. — La princesse
P. de Saxe-Cobourg. — Le lieutenant Krin-
itzky. — Pruderie. — De notre correspon-
dant en Extrême-Orient: Attachés militai-
res à Séoul; Musique militaire à Séoul; Les
débris du "Varyag". — Sauvages du
Litooet, C. A.; Cathédrale de New-West-
minster, C. A.; Groupe de sauvages de
Kamloops, C. A. — Mosaïciculture. — Le pre-
mier cuirassé. — Pontonniers japonais. —
Exposition de Saint-Louis, son inaugura-
tion; Vue de l'avenue centrale de l'exposi-
tion. — Réquisitions russes en Sibérie. —
Modes: Blouses nouvelles; Chapeau bébé;
Col-rabat à trois pans. — Dessins humoris-
tiques. — Concours. — Devinettes. — Cou-
verture en couleur.

ECHOS DE PARTOUT

Je m'écarterais un tantinet de la vérité, si je disais que la guerre russo-japonaise, a à mes yeux plus d'attraits aujourd'hui qu'il y a une semaine. Je la trouve tout aussi désolante et j'en éloigne ma pensée, d'autant plus facilement qu'elle a déçu mes espérances. Car, sans être un utopiste, depuis nombre d'années, je me figurais que les grandes mêlées sanglantes pourraient devenir de plus en plus rares. Sornettes, sans doute, que ces raisonnements faits devant une écriture. La cruelle réalité le prouve surabondamment.

Toutefois, comme il ne m'est pas permis d'ignorer le célèbre aphorisme de Térence, je me résous à vous dire quelques mots de ce qui se passe là-bas, aux confins de la terre: là-bas où chrysanthèmes versicolores* et pivoinies mandchoues, s'épanouissent sous une rosée de sang humain.

Donc, ce qui était prévu arrive, les Japonais commencent à déchanter. Des accidents (genre russe) ont en peu d'heures considérablement diminué leur suprématie navale. En effet, le Mikado vient de perdre, en face de Dalny un

croiseur et un torpilleur, et, en vue de Port-Arthur, le grand cuirassé "Hatsuse" et le croiseur de première classe "Yoshino"; toutes unités qui ont coulé de par la puissance de mines sous-marines.

Sur terre, des engagements sérieux ont forcé l'armée du général Kouroki, à battre en retraite à l'est de Fen-Ouang-Tcheng.

Quant aux divisions nipponnes qui occupaient le sud de la péninsule de Liao-Tong; le général Stoessel leur aurait infligé de lourdes pertes, dans un combat, livré afin de permettre à des trains chargés de munitions de pénétrer dans Port-Arthur; place forte que ce brillant officier commande avec la plus grande énergie.

Somme toute, les Russes prennent une juste revanche. Revanche dont ils avaient besoin, n'ayant, jusqu'à ces derniers jours, enregistré que des échecs. Il est vrai aussi, que l'amiral Togo, en voulant embouteiller la flotte russe dans la rade intérieure de Port-Arthur, a fait maints fiasco; mais, grâce à son premier exploit peu louable, le beau jeu était de son côté.

* * *

Peu de personnes connaissent l'origine de l'expression "faire fiasco", cependant si usitée. Un journal italien l'explique de la façon suivante: Vers la fin du dix-septième siècle, Dominico Biancolelli était le plus célèbre "arlechino" de Bologne. Il se présentait chaque soir en public avec un nouveau monologue, qu'il improvisait séance tenante, s'inspirant de n'importe quel sujet, souvent d'un simple accessoire qu'il apportait de la coulisse. Un soir, Biancolelli fit son entrée avec un volumineux flacon de vin, au sujet duquel il commença son inévitable boniment. Malheureusement, il n'était pas entrain, ses saillies ne portaient pas, et le public, impatienté, se mit à murmurer, puis à siffler. C'est alors qu'Arlecchino, retrouvant pour un instant son esprit d'à-propos, s'adresse à son flacon et lui dit sur un ton de reproche: "Vois-tu, c'est de ta faute si je suis si bête ce soir!" Puis il le jette à terre. Quelques spectateurs rirent de bon coeur, mais la soirée était perdue pour Biancolelli.

Depuis cet incident, le public Bolonais prit l'habitude, chaque fois qu'un artiste le mécontentait, de dire: "E il fiasco d'Arlecchino", ou simplement: "E un fiasco". Ce terme se répandit ensuite dans toute l'Italie, puis dans le monde entier, pour exprimer un échec d'ordre quelconque.

* * *

Les fiasco diplomatiques sont ceux qui comportent les plus graves conséquences. Malheureusement, ils se produisent encore trop souvent. Ainsi, on pourrait croire que les terribles leçons que donnent aux nations les événements d'Extrême-Orient, devraient suffire à mettre un frein à leur ardeur belliqueuse. Il n'en est rien, et à part de l'expédition Younghusband, qui, au Thibet, introduit la civilisation à coups de canon, et massacre de futurs clients en cotonnades britanniques; le Brésil et le Pérou sont à la veille d'en venir aux mains à propos d'un territoire contesté dans le bassin du haut Amazone. Les cabinets de Rio et de Lima semblent vouloir une solution pacifique, n'empêche que des troupes sont mobilisées de part et d'autre, ce qui n'est certes pas un gage de paix. A Saint-Domingue, on se cogne ferme, mais nul n'y prend garde, les échauffourées étant partie constituante des moeurs de ceux qui vivent dans ce beau mais malheureux pays. Pauvre humanité, qui sans cesse convoite quelque chose, qui éprouve le besoin insensé de civiliser quelqu'un ou de lui vendre quelque chose. Qu'on s'étonne, après cela, si les peuples dits barbares suppriment de temps en temps des explorateurs!

* * *

Sir Henry Stanley, qui vient de mourir, fut un des rois de la gent exploratrice. Prototype du globe-trotter officiel, ses débuts, sa carrière, sont trop connus pour que j'en fasse ici, ne fusse qu'une esquisse. Anglo-Saxon pur sang, l'aventure plut au suprême degré à cet homme, que l'on classe maintenant parmi les héros,

parmi les bienfaiteurs de l'humanité. Pourtant, il y a à peine quelques lustres, on ne fut pas si tendre à l'égard du reporter qui retrouva le Dr Livingstone, sur les bords du lac Tanganyka. Même, on alla jusqu'à accuser Stanley d'actes de la plus grande cruauté.

Je me souviens avoir frémi d'indignation, lorsque, adolescent, je lus le récit des atrocités commises, disait-on, sur des nègres inoffensifs, par ordre du feu "Sir" en question. Et, c'est depuis cette époque lointaine, que je pris en horreur tous ces aventuriers, qui, à l'ombre d'un drapeau, quel qu'il soit, courent le monde en quête de gens à occire ou de territoires dont ils s'emparent, au nom de leur plus grande patrie. Toujours, ces pionniers de la civilisation sont suivis de canons de porteurs de fusils et de tout le tremblement exterminateur. Ceci est tellement vrai, que, parce que Marchand a traversé l'Afrique, sans massacrer personne, son nom glorieux passera à la postérité.

Aussi bien, après les exemples de Stanley et de tant d'autres, il serait difficile de concevoir un explorateur qui ne soit pas un peu le boucher de ses semblables. Il se peut que les nègres, pygmées de l'Oubangui ou géants du Malabar, aient l'esprit très rébel à la compréhension de pensées un peu élevées; il m'est d'avis, cependant, qu'ils savent différencier le missionnaire leur parlant doucement de l'Evangile, d'avec le traîneur de sabre prêt à les mettre en capitulation, s'ils refusent ses verroteries ou font fi de ses airs de conquérant.

* * *

Je pourrais terminer cette causerie en vous entretenant de Carnegie et de ses libéralités; de Marconi et de sa télégraphie sans fil; à la rigueur, le "Gauss" et ses futurs voyages, me permettrait d'envoyer quelques feuillets à la composition. Réflexion faite, je laisse de côté ces sujets sérieux et j'aborde au pays du tendre. C'est aux Etats-Unis, que je dois de vous entretenir d'une petite question psychologique. La patrie de l'oncle Sam est si riche en toutes choses, que même celles du sentiment y prospèrent de façon anormale. Il y a quelques années je ne l'eusse cru qu'avec la plus grande réserve. Mais, vous le savez, l'évidence, etc.

Sur ce, causons du flirt. J'entends le flirt yankee, car le flirt pratiqué à Paris, est une sorte de fleur exotique du sentiment, tellement tourmentée, tellement indescriptible, que, Paul Bourget, (un maître botaniste au jardin du coeur), n'a pas encore pu la bien classer. Donc, c'est du flirt américain qu'il s'agit. De celui qui, traversant la frontière, acquiert chez nous droit de cité, allant jusqu'à donner des migraines à nos gommeux; et, à nos belles Canadiennes de petits airs cinquième avenue, qui ne leur vont que tout juste.

Certes, chacun est libre de définir ce produit américain comme il l'entend. Quant à moi, philistin que je suis, je méprise souverainement sa puissance néfaste qui fait litière des plus nobles sentiments. Plus dangereux dans son usage que ne le serait une arme à double tranchant, le flirt a vite fait de détruire ce qu'il est supposé entourer des soins les plus jaloux. Masque impudent d'une passion absente, il sert à capter des fortunes, ou à ruiner l'honneur d'un adversaire inexpérimenté. Déflorant tout ce qu'il touche de son souffle, ce mal, à la perversité sans microbe, souille et l'esprit et le coeur. Ses victimes râlent dans un sourire de convention, et lorsque blasées, elles en ont assez de ce jeu décadent; d'aucunes sont à jamais de vieilles filles bougonnes; tandis que d'autres, celles du sexe fort, deviennent souvent, de par leur déchéance morale, les proies faciles du gâtisme ou du suicide.

Eh bien, le croiriez-vous, amis lecteurs, à New-York il se trouve des gens qui prônent la nécessité de cette perversion du sentiment. Naguère un journal citait une dame Stearns, de la métropole américaine, et un docte professeur (du pays où l'on fait les jambons), qui, tous deux, voient de la nécessité à flirter. Ce passe-temps étant, disent-